Commune de SAUZET

Amicale des Anciens Combattants

de Sauzet et ses environs

RECUEIL DE SOUVENIRS

1939-1945

Publication 2004

LA COMMUNE DE SAUZET A LA DECLARATION DE GUERRE
Le 2 SEPTEMBRE 1939

La commune de Sauzet, qui compte environ 850 habitants, a un Conseil Municipal de 12 membres.
Il est présidé par :

Monsieur Eugène CHATELAN Maire
Conseiller d'arrondissement
Chevalier de la Légion d'Honneur

1er Adjoint : Monsieur Georges CHAPELON

2ème Adjoint : Monsieur Louis JACQUIER

Conseillers Municipaux

Messieurs : Hélier CHAUTARD — Albert COUSTON

Charles CORDET — René FAURE

Louis FAUBRUGEON — Paul GUILLOT

Amédée JACQUIER — Léon MAREL

Emile MONTEILLET

Receveur Municipal : Monsieur Joseph SORBA — Secrétaire de Mairie : Monsieur Paul MAGNAN

Receveur des Postes : Monsieur BONNEFOY — Garde-Champêtre : Monsieur CLUTIER

Cantonnier : Monsieur CHALENCON

Facteur desservant La Laupie et la plaine : Monsieur JAMES

Facteur desservant St Marcel et la plaine : Monsieur ROUSTAN

L'école du village comprenait trois classes enfantine

Filles : Melle ARNAUD

Garçons : Monsieur NOIR

Ecole de la Richarde : Madame CHAPPAT

La commune était composée de 75 % d'agriculteurs, nous en reparlerons un peu plus loin.
Le Commerce et l'Artisanat étaient prospères à Sauzet.

Commerçants et artisans

Céréales et engrais : Paul CHATELAN

Coquetiers : Paul BONAL et Paul LATTARD

Epiciers : Nicolas JACQUIER - DECES - JOUFFRET - Camille JACQUIER

Hôtel café restaurant : Eloi MICHEL

Café restaurant : René BOULON

Régie tabac journaux : Emile MAZET

Mercerie vêtements : Madame MIARD

Assurances : René BOULON

Mutuelle agricole : André MAZET

Commerce de chevaux : Firmin SIBOURG

Boulangeries : Jean DEFUDES, Pierre RIBE

Boucheries : Abel LAFFONT, Fernand SERRET

Bourreliers : Eugène CARRE, Paul FAUGEROL

Cordonniers : Emile RENE, PIALLAT

Charrons : Edouard BEC, Gaston FAUCHER

Electricité Radio : André MAZET

Horlogerie Electricité : Paul LOMBARD

Maçons : Adrien MAZET - Germain MAZET - Paul PERRIER - Elie VERNET

Menuiserie : honoré ARNAUD

Ebénisterie menuiserie : Gabriel BOSSU

Réparation automobile :
Agence Renault : Marcel VIGNAL - Agence Citroen : Charles TROUILLER

Regard sur l'agriculture

La majorité des habitants étaient agriculteurs. Il fallait beaucoup de bras pour travailler la terre. Ils produisaient surtout des céréales : blé, orge, avoine. La preuve : la construction du silo au début des années trente.
Le fourrage qui était nécessaire pour la nourriture des chevaux et des mulets (le temps des tracteurs n'étant pas arrivé), était un bon assolement pour les terres. Ces consommateurs de fourrage étaient une source de revenus, ils assuraient le travail de la terre et par la rotation du cheptel, l'agriculteur gagnait encore de l'argent. Il achetait aux maquignons, (Firmin SIBOURG, Lucien GONTARD, PRADON, ARMAND) des poulains de 6 mois. Au fil des ans il leur apprenait à travailler, il fallait beaucoup de patience, mais ça valait la peine.

A quelques unités près, une cinquantaine de vaches laitières, d'abord pour la famille, le surplus était vendu à la laiterie REBOUL ou à la coopérative laitière. Quelques troupeaux de brebis et de chèvres dans toutes les fermes pour le picodon ou le « foujou » et le cabri pour Pâques.
Les lapins représentaient le gros de l'élevage dans la région, c'était un apport d'argent important qui était réservé à la maîtresse de maison pour payer l'épicerie et habiller les enfants. Nos deux expéditeurs, qu'on appelait « coquetiers » (Mrs BONAL et LATTARD), achetaient dans plusieurs communes, abattaient environ 4000 lapins à la semaine qui étaient vendus à MARSEILLE ou à TOULON.

Un peu de basse-cour pour le repas du dimanche, l'oeuf à la vinaigrette le matin, deux porcs dans l'écurie nourris avec les produits de la ferme ; le plus gros était sacrifié pour Noël, le second était tué au mois de Février. Les tables étaient toujours bien garnies pour les fêtes, ce qui provoquait parfois des poussées de tension. Le Docteur CORNET qu'on avait appelé et qui n'avait pas bon caractère, ne put s'empêcher de dire « C'est le résultat de vos bons repas !». SAUZET n'était pas un village de vignerons : quelques parcelles vers les Grosilles, dans la plaine, juste pour la consommation familiale, les plants hybrides, moins délicats, avaient remplacé les plants nobles. Les plus de cinquante ans conservaient leur treille de clinton ou quelques souches d'herbemont pour faire un « couladou » de rosé qu'on faisait déguster à ses amis.

La mobilisation

En 25 ans et un mois d'intervalle, le tocsin sonne à nouveau, le temps de la tristesse et des larmes est revenu dans les foyers.

Les hommes mobilisables donnent des directives à leurs fils en âge de travailler ou à leur père encore valide, les épouses préparent le linge de corps et de toilette.

Les enfants se font sages quand on leur dit que leur père va partir à la guerre. Le village de SAUZET qui comptait à l'époque 850 habitants, a vu partir en septembre 1939, environ 90 hommes, certains sont revenus en juillet 1940, d'autres moins chanceux ont été faits prisonniers, ils ne sont revenus qu'en mai 1945.

Messieurs CHATELAN Paul, BONAL Paul, LATTARD Paul et JACQUIER Camille eurent leurs véhicules réquisitionnés.

Puis, ce fut au tour de certains mulets d'être réquisitionnés pour l'armée des Alpes. Notre ami Marcel ALLAIN a écrit quelques lignes à ce sujet «Son père Clodomir, âgé de 45 ans en 1939, donc réserviste, amena son mulet (Marquis) à la réquisition, il fut lui-même requis pour accompagner les mulets à LYON. Le rassemblement se faisait à la gare de LA COUCOURDE. C'est le coeur serré que les agriculteurs venaient remettre leurs bêtes. »

Mission accomplie, Monsieur ALLAIN rejoignit sa maison.

Liste des mobilisés en 39/45

ALIBERT Fernand	39/40
ARNAUD Adrien	39/40
ARNAUD Eugène	39/45
ARNAUD Félix	39/45
ARNAUD Honoré	39/40
ARNAUD René	39/40
ARTELUCCI Louis	44
AUBERT Paul	39/40
AUZELY Francis	39/42
BARBEYER Charles	39/40
BEC Pierre	39/40
BEC Raymond	militaire de carrière
Élie BERTRAND (cliquez)	militaire de carrière
BOIGEY Paul	39/40
BOSSU Gabriel	39/40
BRUN Arthur	39/45
CAMP René	militaire de carrière
CAMP Robert	militaire de carrière
CARRE Louis	39/40 44/45
CHASSON Marcel	39/45
CHATELAN Emile	39/40
CHATELAN Paul	39
COLLANGE Noël	39/45
CORDET Charles	18-39/40
COSTE Eugène	44/45
COSTE Frédéric	39/40
COSTE René	39/40
COUSTON Albert	39/40
COUSTON Paul	39/40
CROUZET Roger	militaire de carrière
CULTY René	militaire de carrière
DEFUDE Jean	39/40
DONZEL Edouard	39/40
DONZEL Elie	39/40
HERITIER Germain	39/45
HERITIER Paul	39/40
ENIERY Michel	39/40
FAUCHIER Emile	39/40
FAUCHIER Paul	39/40
FAUCHIER Joseph	STO
FAUGIER Paul	39/40
FAURE René	39/40
FELIX André	39/45
FLACHAIRE Léopold	14/18 - 39/40
FOURNET Marius	39/45
FOURNET Roger	39/42
GALLIEN Jean	39/41 - 44/45
GALLIEN Marcel	39/40
GAUTHIER Georges	39/40
GAUTHIER Roger	39/40
GAVELINE André	militaire de carrière
GAVELINE Louis	44/45
GIRARD Charles	39/45
GONTARD Lucien	39/40
JACQUIER Arthur	44/45
JACQUIER Fernand	39/40
LAFFARGE Camille	39/45
LAFFOND Abel	39/40
LARMANDE Marius	39/40
LATTARD Paul	39/40
LAURENT Louis	39/40
LAUZIER Henri	39/40
LAUZIER Paul	39/40
MAGNAND Fernand	39/40
MAREL Charles	39/45
MAREL Paul	39/40
MASSIS Marcel	39/40
MAZET André	39/40
MAZET Roger	militaire de carrière
MEO Marcel	39/40
MESTRE Pierre	39/40
MICHEL Jean	39/40
MICHEL Louis	39/40
MONTAGNIER Albert	39/40
MOUTTET Edmond	39/40
MOUTTET Léon	militaire de carrière
NEMOS BROT Marcel	39/40
PELLEGRIN Paul	39
PERRIER Louis	39/45
PERRIER Paul	39/40
PERROTON Pierre	45/46
PLANCHON Fernand	militaire de carrière
PLANCHON Paul	39/45
POTET Claude	militaire de carrière
REBOUL Paul	44/45
RENE Emile	39/40
RIBE Pierre	39/40
RIFFARD Marcellin	39/40
ROCHE Albert	39/45
ROCHE Elie	39/45
ROCHE Emile	militaire de carrière
ROCHE Georges	39/40
ROCHE René	44/45
ROUYER Gaston	39/40
SEROUL Henri	39/40
SERRET Emile	39
SERRET Fernand	39/40
SIBOLDI David	39/40
SICOIT Charles	39/40
SICOIT Fernand	39/40
TOUCHET René	44/45
TROUILLER Charles	39/40
TROUILLER Paul	39/40
VAUGELAS Fernand	39/40
VERNET Paul	44/45
VEYE Fernand	39/45
VEYE Louis	39/40

1939-1940

D'octobre 1939 à février 1940, le village a connu une présence militaire : la 525ème Cie du l4ème train de Lyon. L'État Major résidait à la maison bourgeoise Marius Sestier, route de Montélimar, les sous-officiers avaient leur chambre chez l'habitant, les hommes de troupe résidaient soit au château de St Genis, propriété de la famille FAUGIER, soit à la ferme de M. Paul LOMBARD, quartier du Fournas. Une section restait dans le village, les camions stationnaient sur le chemin de LA LAUPIE.

La grande salle de la mairie tenait lieu de bureau. Les cafetiers faisaient le plein tous les soirs. L'ensemble de cette compagnie venait des régions Rhône-Alpes et Auvergne.

Au mois d'avril, une compagnie du 15ème train (Marseille) séjourna une quinzaine de jours dans le château de Monsieur Honoré SESTIER, réquisitionné pour les officiers. La majorité des camions étaient dans les allées du parc, sous les ombrages (camouflage oblige).

Fin août, un escadron de cavalerie a stationné dans la cour des écoles. Les chevaux, n'ayant pas suffisamment à manger, ont rongé l'écorce des platanes.

A la fin du mois de mai, avec la débacle, il y eut un va et vient de troupes : un régiment de tirailleurs algériens venant de LA BATIE ROLLAND, traversa SAUZET en direction de LA COUCOURDE ; une compagnie de chars arriva de CLEON D'ANDRAN. Les cars de PARIS, réquisitionnés par l'armée, pour transport de troupes, descendaient vers le midi. Un bataillon de tirailleurs marocains séjourna quelques jours à SAUZET, une prise d'arme avec remise de décorations eut lieu à l'emplacement actuel de la poste. Ce terrain, cultivé par M. Cyprien FARGIER, fut piétiné par les soldats, ce qui ne fut pas du goût de l'exploitant ; il eut la mauvaise idée de venir rouspéter au commandant, celui-ci le fit expulser manu militari par 2 tirailleurs baïonnette au canon.

Notre camarade Frédéric COSTE fut grièvement blessé lors des combats du mois de mai ainsi que Paul BOIGEY qui fut libéré après guérison pour reprendre sa place de professeur d'allemand au collège de MONTELIMAR.

Hormis ceux qui furent prisonniers, nos camarades regagnèrent leur maison en juillet. Parmi nos prisonniers, Emile FAUCHIER faussa compagnie à ses gardiens en 1940. Jean GALLIEN et Germain HÉRITIER s'évadèrent en 1941. Francis AUZELY fut rapatrié au titre de la S.N.C.F., et Roger FOURNET pour raison de santé.

Les camarades dont les noms suivent ont été faits prisonniers
ARNAUD Félix libéré le 15.06.1943 échange STO
ARNAUD Eugène
BRUN Arthur
CHAZALET Gabriel
CHASSON Marcel
COLLANGE Noël
FÉLIX André
FOURNET Roger évadé le 23 février 1942. Démobilisé pour raison de santé mai 1942.
GAVELINE André
GIRARD Charles
LAFARGE Camille
MAREL Charles
PLANCHON Fernand
PLANCHON Paul
PERRIER Louis
VEYE Fernand

Certains ne revinrent qu'en 1945.

Avec la débacle, trois familles en provenance de DIEUZE (Lorraine) sont venues
s'installer à SAUZET

- Monsieur ISAAC (cliquez), son épouse et leurs 2 enfants. Profession : négociant en bestiaux.

- Monsieur TCHIRET, son épouse et leur fille Simone qui s'intégra à SAUZET, car il y avait un nombre important de jeunes filles nées après la guerre dans les années 20-21-22-23. Il exerçait la profession de négociant en cycles.

Il eut de bonnes relations avec Messieurs VIGNAL et TROUILLET qui exerçaient le même métier.

La troisième famille résidait à la maison Pradal, le moulin. Ce Monsieur était boucher-charcutier.

Après la signature de l'armistice en juin 1940 à ROTHONDES, une armée d'armistice nous fut accordée par l'occupant, celle-ci était basée en zone libre, en Afrique du Nord, dans les territoires d'Outre-mer (environ 100 000 hommes).

Nos camarades : Raymond BEC, Robert CAMPS, Claude POTET, Emile ROCHE firent partie de l'armée d'armistice stationnée en Afrique du Nord. Ils furent rejoints en 1941 par Roger CROUZET, Léon MOUTTET, René CAMPS, Robert GOURJON, Paul ROCHE sans oublier Edouard FIENGO et Germain CLEMENT qui, par leur mariage, sont devenus des gars du pays.

Quand les américains débarquèrent en Afrique du Nord (novembre 1942) l'armée d'armistice fut dissoute, ce ne fut pas le cas pour l'armée stationnée en Afrique du Nord, le combat continua pour eux. Le médecin militaire René CULTY, l'aviateur Roger MAZET et le fantassin de montagne Georges RASPAIL furent démobilisés, ils étaient en FRANCE. Dès juin 1940, furent créés les chantiers de jeunesse en remplacement de l'armée habituelle.

Les classes 1940-41-42-43-44 durent faire huit mois dans ces camps de travail mis à la disposition de l'occupant. Certains de nos jeunes oublièrent de partir, ils se sont perdus dans la nature.

MONTELIMAR était occupé par les troupes italiennes, les soldats avaient une plume au chapeau, ce qui faisait dire à Michel SORBA, d'origine corse : « la plume à la capelle ». Nous étions plus à l'aise avec des occupants d'origine latine, comme nous, qu'avec les troupes allemandes qui arrivèrent en novembre 1942.

Le travail obligatoire fut institué ; les jeunes gens nés en 1922 durent partir travailler en ALLEMAGNE. Joseph FAUGIER partit, Etienne CORTINOVIS, qui s'était camouflé chez Monsieur CHAZALET de MARSANNE, fut dénoncé et arrêté. Paul REBOUL disparut dans la nature ainsi que Louis ARTELLUCCI, qui en 1944, participa à la libération de GRENOBLE.

Le gardiennage des voies ferrées fut rendu obligatoire à partir de 18 ans. Monsieur Marcel MOUTTET assurait le transport des personnes jusqu'à la gare de la Coucourde, jour et nuit et dimanche, il fallait assurer la garde.

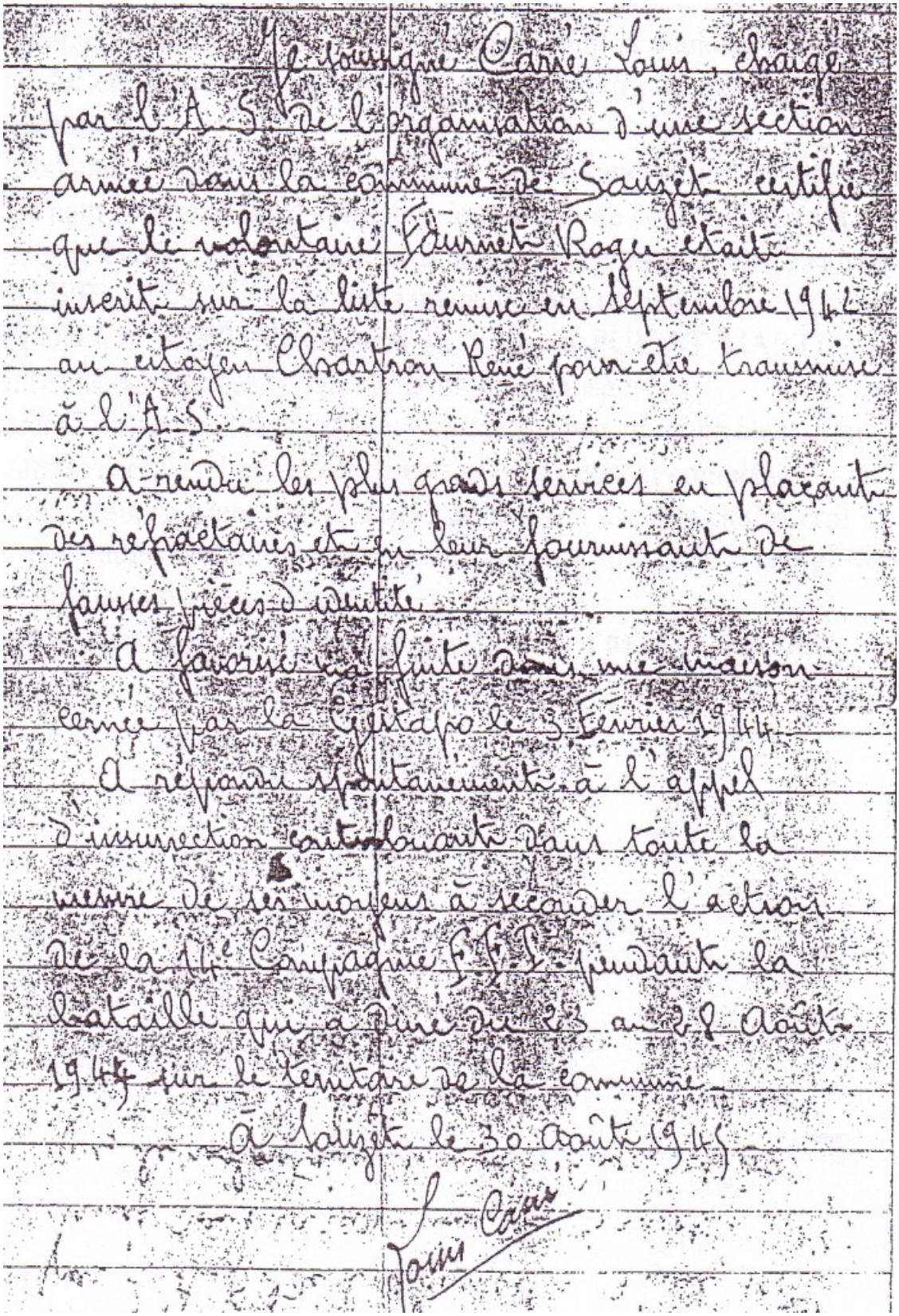
Dans la clandestinité, se mettait en place une antenne de l'armée secrète, la maison CARRE était un centre de transit pour les renseignements. Lucette CARRE servait d'agent de liaison. La photocopie (cf. page suivante) atteste la véracité des faits, cette famille faisait partie de la résistance.

Le couvre-feu fut décrété : à partir de 21 heures, il fallait fermer les volets.

Les camions allemands équipés d'appareil de radiogoniométrie circulaient sur les routes de la région, pour essayer de localiser les émissions radio, les opérateurs devaient changer de domicile très souvent.

La résistance commença des actions, un train de permissionnaires fut plastiqué à deux cents mètres au sud de la gare de MONTELIMAR. L'occupant serrait un peu plus la vis : les chevaux de frises furent installés à la Chapellerie. Si on devait se rendre à MONTELIMAR, il ne fallait pas oublier ses papiers.

Attestation de Louis Carré, chargé de l'organisation d'une section armée à Sauzet, certifiant l'appartenance à cette section de Roger Fournet qui a notamment soutenu l'action de la 14e compagnie du 4e bataillon AS (cliquez)



Je soussigné Carré Louis, chargé par l'A.S. de l'organisation d'une section armée dans la commune de Sauzet certifie que le volontaire Fournet Roger était inscrit sur la liste remise en Septembre 1944 au citoyen Chartron René pour être transmise à l'A.S.

A rendu les plus grands services en plaçant des réfractaires et en leur fournissant de fausses pièces d'identité.

A favorisé la fuite dans une maison cernée par la Gestapo le 3 Février 1944.

A répondu spontanément à l'appel d'insurrection nationale dans toute la mesure de ses moyens à seconder l'action de la 14e Compagnie F.F.I. pendant la bataille qui a duré du 25 au 31 Août 1944 sur le territoire de la commune.

A Sauzet le 30 Août 1945.

Louis Carré

LE TEMPS DES RESTRICTIONS

L'année 1941 vit arriver les restrictions, l'essence et le gaz-oil avaient disparu, ils étaient remplacés par le bois, le charbon de bois, l'anthracite, le gaz de ville. On se chauffait au bois.

La saccharine et la « raisine » avaient pris la place du sucre. L'orge, les pois chiche et les glands de chêne torrifiés étaient pompeusement baptisés « café ». On s'accommodait de topinambours et de rutabagas en guise de pomme de terre. Il y avait un autre gros problème pour les ménagères, c'était celui de la propreté du linge de corps et de maison. Elles tamisaient les cendres de bois, qu'elles mélangeaient à l'eau dans des baquets avec des feuilles de lierre.

Les cartes d'alimentation furent distribuées pour le pain, la viande, le sucre, l'huile, le tabac. Il fallait demander en mairie des bons pour les souliers de travail, les pneus, l'huile pour les moteurs à gazogène.

Nos braves boulangers (DEFUDES ET RIBE) étaient bien fournis en farine ; les agriculteurs payaient leur pain en apportant du blé pour leur année de consommation. Les moulins CORNU de St Marcel et HORTAIL de Bourdeaux assuraient le mouturage. Les populations de SAUZET, LA LAUPIE, CONDILLAC n'ont jamais manqué de pain.

Les bouchers (LAFFONT et SERRET) devaient se rendre à PUY ST MARTIN pour faire provision de viande. Monsieur Marcel MONIER assurait le transport.

Les agriculteurs étaient sous surveillance, chaque batteuse avait un contrôleur pour compter les balles de blé ou autres céréales. Les vaches, brebis et porcs étaient comptés.

Tous ces inconvénients avaient un avantage : personne n'avait de cholestérol. Nourriture oblige : les citadins se sont souvenus, surtout ceux qui avaient charge de famille, qu'ils avaient des cousins ou amis agriculteurs.

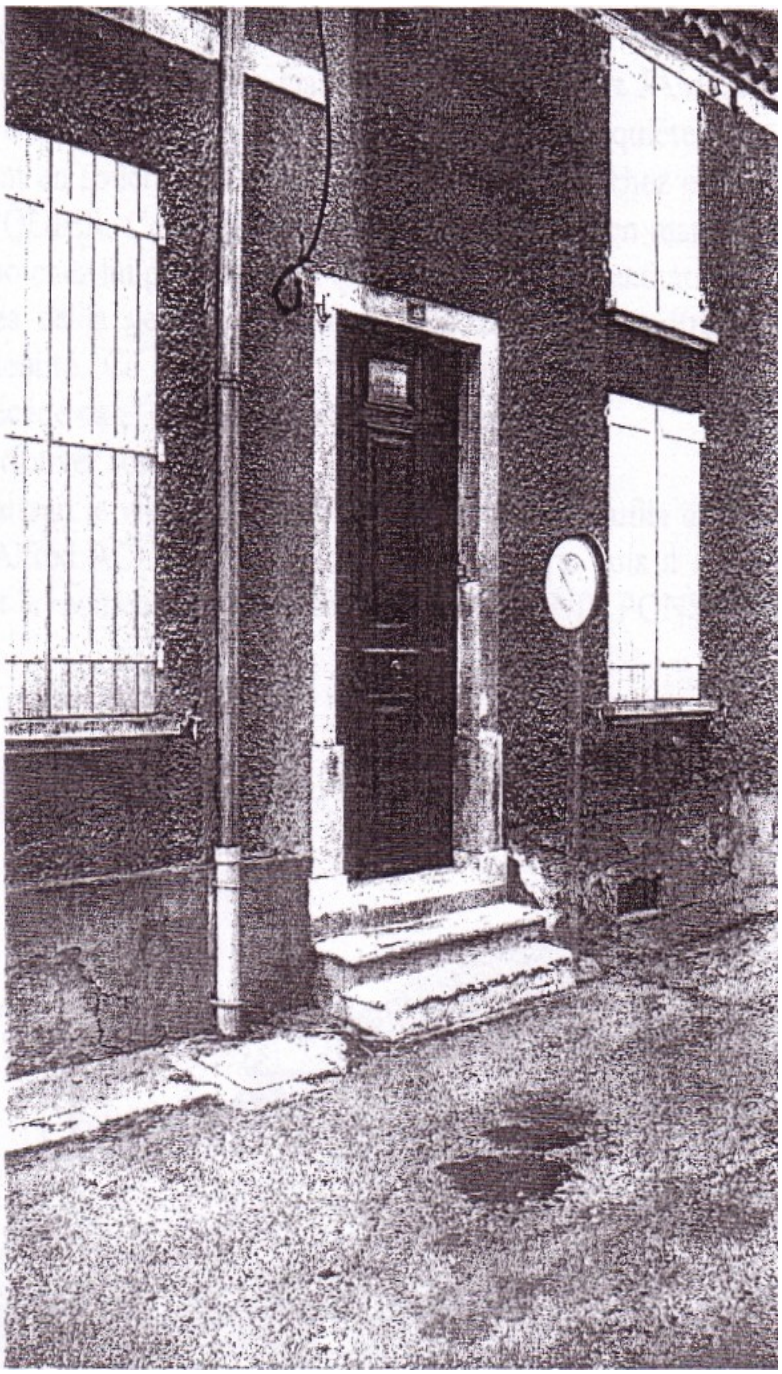
Autant que nous puissions nous rappeler, la solidarité n'a pas trop mal joué.

LE 02 FEVRIER 1944

INCURSION DE LA GESTAPO A SAUZET

Deux équipes de cette police spéciale rentrèrent au café MICHEL pour savoir où résidaient le docteur MARX et Monsieur Louis CARRE, en vue de procéder à leurs arrestations. Par une chance inouïe, notre bon docteur était dans la cuisine de l'hôtel, dès que ces messieurs furent partis, il s'éclipsa par la porte de service pour se rendre chez des proches voisins, puis il vint passer quelques jours à la Perception, de là, ii se rendit dans la plaine : quartier de la Richarde, où il passa quelques jours, puis il alla se camoufler dans la région de SAVASSE pour attendre la libération.

A son cabinet, les patients qui l'attendaient furent gardés en otages pendant trois heures ; il y avait Monsieur et Madame BOSSU, Maurice COL et d'autres personnes.



Le cabinet du Docteur Marx

RENSEIGNEMENTS RECUEILLIS AUPRES DE LUCETTE GOURJON née CARRE et DE GISELE BISILLIAT-DONNET née FOURNET

Le 02 février 1944, en fin d'après-midi, les sbires de la Gestapo rentrent au café MICHEL et demandent où habite Louis CARRE. Lorsqu'ils arrivèrent dans notre cour, notre employé les reçut et les informe que Monsieur CARRE n'est pas chez lui, il est parti avec son épouse faire une visite de condoléances chez des cousins qui venaient de perdre leur fils.

Sans y être invités, ils rentrèrent dans la maison, demandèrent à boire, et, sans plus tarder, fouillèrent dans le buffet, déplacèrent les piles d'assiettes ; ils étaient bien renseignés, car c'est là qu'on cachait les fausses cartes d'identité, ils visitèrent toutes les pièces de la maison.

Mes parents n'arrivant pas, ces messieurs s'impatientèrent. Je fus sommée de bien vouloir les conduire chez Monsieur FOURNET, le père de l'enfant décédé.

Heureusement pour mon père, Marcel GAMET qui était au café MICHEL quand la Gestapo est entrée, venait lui aussi faire une visite. Il pria mon père de déguerpir au plus vite.
Cette maison avait une sortie dans une ruelle, ce qui lui a permis de s'échapper sans tarder, Notre ami Louis CARRE était membre d'un réseau de la résistance, son cousin Roger FOURNET était son adjoint).

En me voyant arriver avec ces messieurs, ma mère comprit tout de suite , elle est questionnée sur l'absence de son mari, elle répond avec assurance qu'il doit venir. Par respect pour l'enfant mort, ces messieurs n'ont pas fouillé la maison.

La Gestapo me ramène à notre maison. je trouve Robert JAMES qui venait souvent nous faire une visite d'amitié, il est questionné mais ne sera pas inquiété.

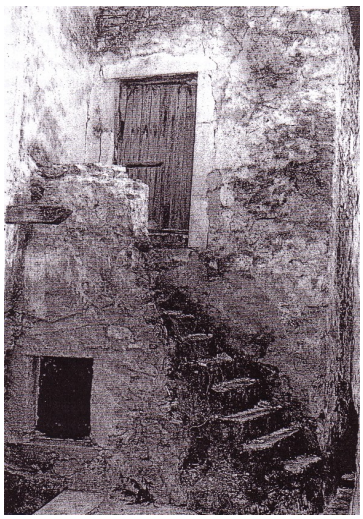
Ma mère étant en souci pour moi, elle décida de rentrer chez elle, elle se fit accompagner par Roger JACQUIER. Ces messieurs crurent que c'était son mari, il fut questionné et il dut amener la Gestapo chez lui pour prouver qu'il avait femme et enfants.

Un des sbires de la Gestapo qui fouillait la chambre de notre employé trouva une deuxième carte d'identité. Ce fut la catastrophe. Il fut passé à tabac, puis embarqué pour Montélimar. Il est décédé dans un camp de concentration.

Nous essayons de retrouver son identité.

Mon père, qui connaissait le vieux village comme sa poche, se faufila dans les ruelles pour venir chez Monsieur Alfred ROCHE. Il y resta quelques jours, puis il rejoignit ROCHE SUR GRANE. Quand vint le moment, il s'engagea à la COMPAGNIE PONS (1) et il participa à toutes les opérations.

La porte et les escaliers de la maison FOURNET furent pour Louis CARRE une issue vers la liberté.



(1) du groupe de Chabrillan, Cf. source DVD de la Résistance en Drôme de l'AERD.

PRESENCE DE LA GESTAPO A SAUZET

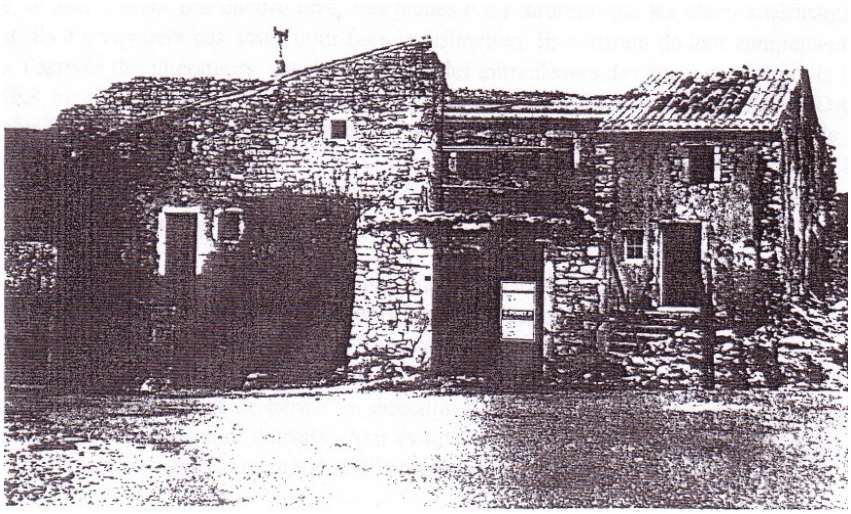
La photographie de la maison ci-dessous prise il y a quelques jours, pour bien la situer, était la maison FAVE (nom de leurs anciens propriétaires). Cette maison a eu le triste privilège d'abriter un agent de la Gestapo.

Monsieur Joseph ATHENON, qui fut intrigué par les allées et venues de cette personne, surtout à la tombée de la nuit, discrètement, le prit en filature et constata que cet individu venait se cacher dans les maisons en ruines pour surveiller la porte qu'avait empruntée Louis CARRE pour s'éclipser dans la nature.

Monsieur ATHENON prévient les époux FOURNET que leur maison était sous surveillance ; ils décidèrent de ne plus y coucher.

Notre ami Marcel ALLAIN a bien voulu nous signaler un autre cas :

« Quand Monsieur ISAAC vint s'installer à Micolline, un bon climat de voisinage se créa entre les familles ALLAIN, SAVOY et MOURRIER. Monsieur ISAAC n'était pas un homme à rester tranquille, il militait pour la Résistance. Il a été mis sous surveillance ainsi que tous les amis. Pour preuve, ce qui est arrivé à Madame SAVOY : la nuit était tombée depuis peu, celle-ci se rendait chez son frère, lorsqu'elle buta sur un individu. Imaginez sa frayeur !... Ce n'était pas un voleur qui était là, mais bel et bien le sbire de la Gestapo qui restait à la maison FAVE. Dans les maisons du quartier, on redoublait de précaution, car Monsieur ISAAC, en homme prudent, avait dispersé quelques affaires chez ses voisins».



Maison Fave

LA PERIODE TRISTE DE L'ANNEE 1944

Le **10 mai 1944**, notre compatriote Emile RENE, instituteur à PORTES LES VALENCE, fils de notre artisan cordonnier, et son épouse employée des PTT, sont tués lors d'un bombardement fait par l'aviation américaine pour faire sauter un dépôt de munitions. Ils laissent un fils de 4 ans.

Le **28 septembre 1943**, Monsieur Paul LATTARD, né à Sauzet le 03 octobre 1906, membre d'un réseau de Résistance, est arrêté à son domicile, chemin de la Dame à Montélimar, par la Gestapo. Il décédera au camp de concentration de FLOSSENBURG le 15 avril 1944.

Pendant le mois de mai, Monsieur Emile ROCHE, négociant en cycles, né à Sauzet, est arrêté. Il finira ses jours le **11 janvier 1945** au camp de Neuengamme.

Le **2 juin 1944**, Monsieur Fortuné JACQUIER, natif de Sauzet, est cueilli un beau matin, à son domicile. Il sera déporté à Neuengamme, sa robuste constitution lui permettra de revenir le 10 juin 1945.

Le **débarquement du 6 juin 1944** n'eut pas une grande importance dans la région. De temps à autres, quelques véhicules allemands circulaient. Les tractions avant des maquisards apparaissaient.

Il fallut attendre le **15 août 1944** pour voir se précipiter les évènements.

Le **17 août 1944**, un bombardier américain était venu pour lâcher ses bombes sur le Pouzin. En difficulté, il les lâcha à hauteur de la ferme MAGNAND.

Le **21 août 1944**, les F.F.I. arrivèrent à Sauzet. Ils s'installèrent à la ferme GAVELINE les compagnies **APOSTAL (14e Cie)** et MORIN. La compagnie VALLIERE (7e Cie) s'installa chez Monsieur ALLAIN. Ces compagnies étaient sous les ordres du commandant BERNARD. Les jours suivants, elles furent renforcées par une partie de la compagnie CAILLET.

Au soir du **22 août 1944**, ils prirent position dans le village. Les postes de garde furent installés. Le gros de la troupe était dans la remise ROUX-SIBOURG. Vers quatre heures du matin, une colonne de chars allemands arrive par la route du Roubion. Connaissant le mot de passe, le jour n'étant pas encore levé, nos jeunes F.F.I. crurent que les chars américains arrivaient. Ils n'y voyaient pas assez pour faire la distinction. Ils sortirent de leur campement pour saluer l'arrivée des libérateurs. Terrible surprise, les mitrailleuses des chars crachèrent la mort **PILZER** fut trouvé à côté de la marre de fagots de Defudes.
POMMIER et **GIGONDAN** un peu plus loin ; **BARNIER** grièvement blessé gisait sur le trottoir à l'angle de la route de Montélimar, il fut achevé d'un coup de révolver. Sur le chemin des boules, vers le lavoir, Pierre **BONNET** a été tué ainsi que Louis **LONG**. Leur « boulot » terminé, l'ennemi se retira, après avoir essuyé le feu de l'artillerie américaine et reçu des pruneaux de la part des F.F.I.

Le mercredi 23 août 1944, nous sommes la cible des canons allemands. Les forces américaines descendent vers MONTELIMAR avec des canons anti-chars.

Entre la maison GAVELINE et la maison LAYES, l'infanterie américaine a creusé des trous individuels. Les allemands tentent une première infiltration vers la ferme GAVELINE, ils sont repoussés, ils essaient de percer en direction de MARSANNE, sans aucun résultat, plusieurs de leurs véhicules sont détruits. Pour éviter une nouvelle infiltration allemande, les Alliés incendièrent la montagne, une vingtaine d'hectares ont brûlé.

Le char américain stationnant à hauteur du portail de la maison Amédée JACQUIER, a été décapité à bout portant, les servants de ce char dormaient dans un champ voisin, la chance était avec eux.

Le **24 août 1944**, le village est toujours bombardé par les allemands, nous voyons remonter l'infanterie américaine qui donne l'impression de se replier. On se bat vers MONTBOUCHER. Dans l'après-midi, les batteries américaines allongent le tir, les obus passent au dessus du village en direction de ST MARCEL et du Bois de Laud.

Le **25 août 1944**, le village est toujours bombardé. De toute la matinée, nous ne voyons aucune troupe allemande, ce n'est que vers 15 heures que les « verts de gris » reviennent. Ils s'installent dans les maisons. Le pillage commence, les réserves de vin et d'eau de vie fondent comme neige au soleil.

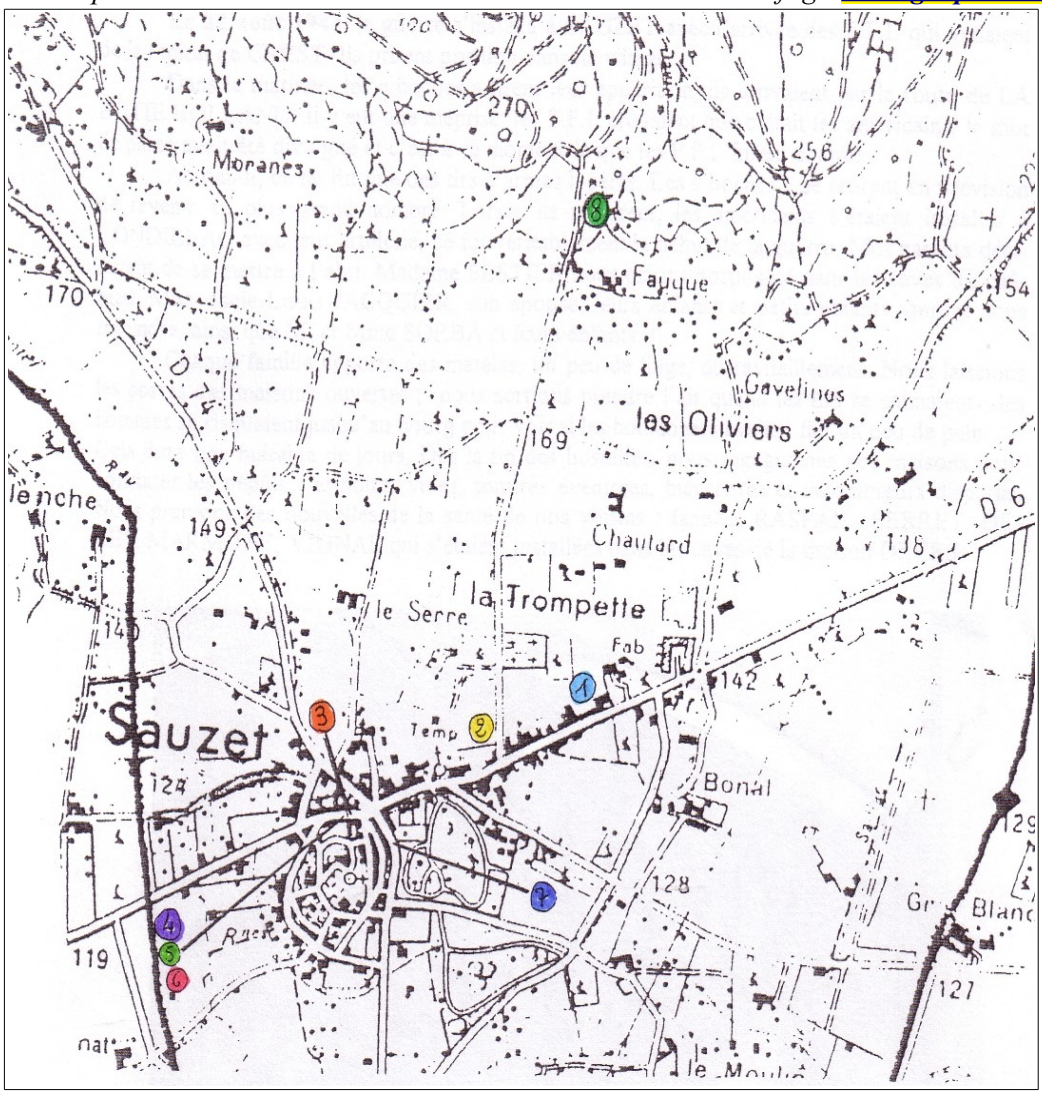
Le **26 août 1944**, le bombardement augmente d'intensité, les allemands sont de plus en plus nombreux. On sent venir pour eux le commencement de la fin. La sortie vers CREST leur est interdite, soit par MARSANNE, soit par Les Andrans, la preuve, ce qui est raconté par Francis COUCHON : « les blindés et l'infanterie allemande stationnant à BONLIEU, employèrent une méthode qui n'est pas digne d'une armée puissante , ils rassemblèrent toutes les soeurs du couvent des Norbertines, les firent marcher devant leurs chars en direction des fermes CHASTEL et COUCHON pour éviter le bombardement des Américains. »

Les **26 et 27 août 1944,** l'artillerie américaine se déchaîne, les troupes allemandes se terrent dans les maisons.

Au soir du **27 août 1944**, un début de fuite se dessine en direction de LA COUCOURDE. Ils n'iront pas plus loin, la route de l'ALLEMAGNE est coupée à quelques kilomètres.

Nous aurons le plaisir de les voir revenir en colonne par trois et prendre la direction de MONTELIMAR. La guerre est finie pour eux, ils sont faits prisonniers.

Plan repéré des victimes combattantes avec cantonnement et refuge ***carte géoportail ici***

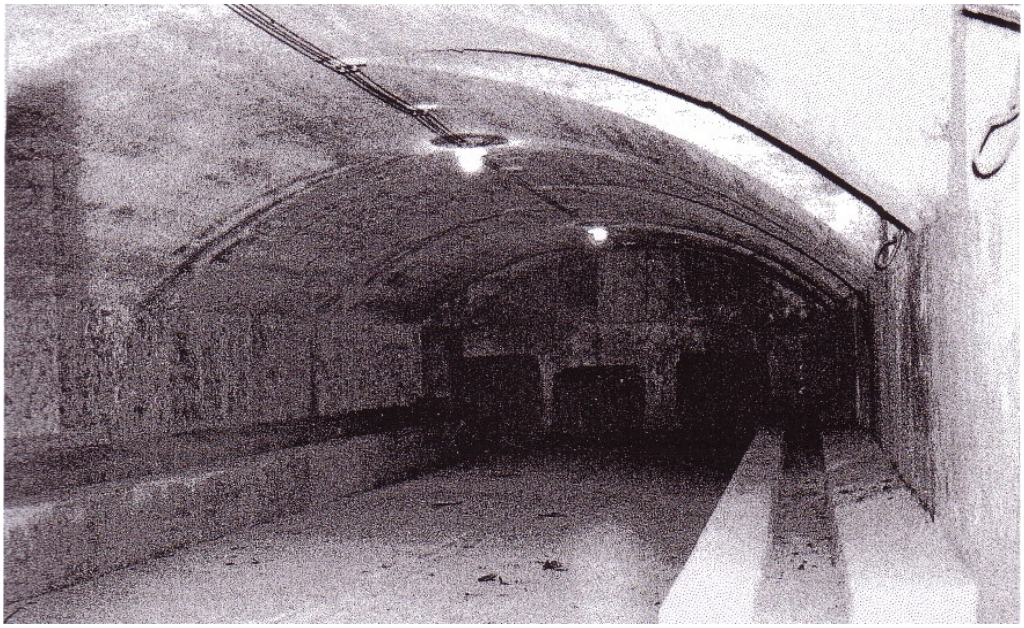


Légende :

1. BONNET - Vers le lavoir
2. LONG - Dans le chemin des boules
3. BARNIER - Sur le trottoir actuellement Auto-école
4. GIGONDAN - Vers les boulangeries
5. POMMIER - Vers les boulangeries
6. PILCZER - Mare fagots Defudes
7. Remise ROUX-SIBOURG
8. Ravin de FONDAVIN

TEMOIGNAGE de Madame JACQUIER-ROCHE

Le **22 août 1944**, la guerre s'installa à SAUZET avec l'arrivée des F.F.I. qui venaient de la région de CREST. Ils prirent position dans le village.
Dans la matinée, les « boches » firent leur apparition, ils arrivaient par la route de LA BATIE-ROLLAND, Il y eut une méprise, les F.F.I. croyaient que c'était les Américains, le mot de passe avait été divulgué et c'est à ce moment-là que les F.F.I. furent abattus.
Au début, ce ne fut que des tirs d'armes légères. Les « boches » se retirent en prévision de revenir en plus grand nombre. Lorsqu'ils revinrent, les Américains s'étaient installés à CONDILLAC avec leur artillerie, ce fut véritablement le début de la guerre. Mes parents décidèrent de se mettre à l'abri. Madame SESTIER nous offrit l'hospitalité dans les caves du château. Mon oncle Louis JACQUIER, son épouse, leurs enfants et petits-enfants vinrent nous rejoindre, ainsi que M. et Mme SORBA et leurs enfants.
Chaque famille apporta des matelas, un peu de linge, du ravitaillement. Nous laissions les portes des maisons ouvertes, nous sortions prendre l'air quand les tirs se calmaient ; les hommes se risquaient jusqu'au bourg pour voir si les boulangers avaient fait un peu de pain.
Cela dura une huitaine de jours. Dès la fin des hostilités, nous regagnâmes nos maisons pour constater les dégâts : armoires vides, toitures éventrées, bicyclettes et vélomoteurs disparus. Nous prenions des nouvelles de la santé de nos voisins : familles RASPAIL, SERRET, DES, MARMONT, VIGNAL qui s'étaient installées dans les caves de la maison DECES.



Les caves du château Sestier.

TEMOIGNAGE de Marie-Louise GONTARD-REBOUL

Le **22 août 1944**, dès les premiers coups de canon, ma mère nous fit quitter, avec ma soeur Elise, mon frère Marcel et moi-même, notre domicile pour aller s'installer dans les caves de la maison de Madame BALTAZAR REY (40 mètres entre les 2 maisons) où nous pensions être en sécurité, en emportant paillasses, couvertures, ravitaillement, surtout des pommes de terre. Ma mère et ma soeur Emilie restèrent sous les voutes de notre maison.

D'autres personnes vinrent nous rejoindre : Mlle Germaine TAUPENAS, M. et Mme FÉLIX avec leur fille et leur gendre, M. et Mme METAFIOT.

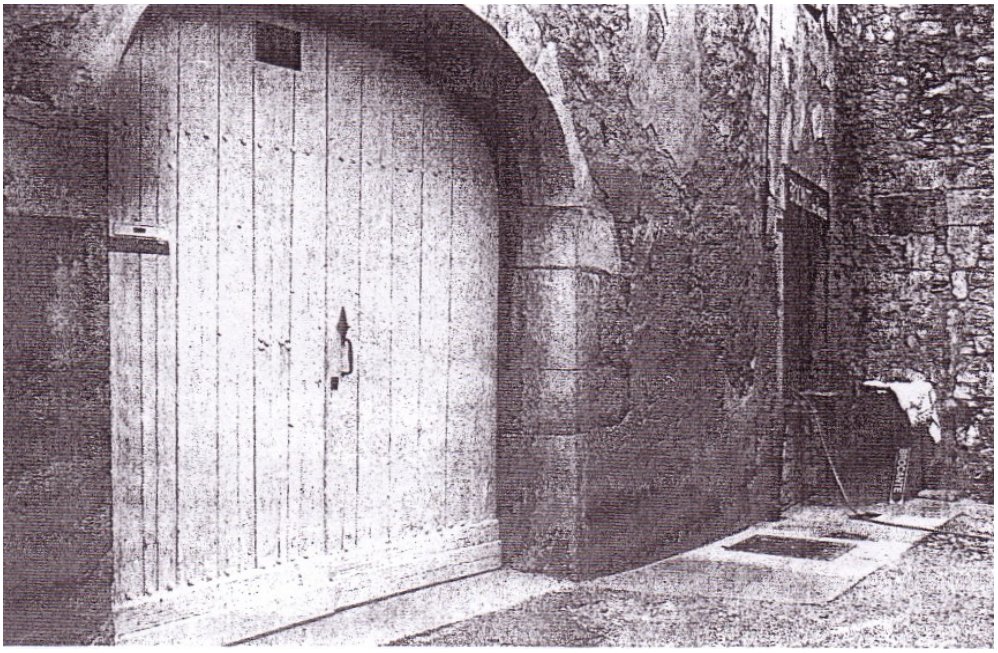
Cela ne se passait pas trop mal, jusqu'au moment où Germaine TAUPENAS, qui se trouvait derrière le portail, fut atteinte par un éclat qui avait traversé le portail. Elle fut touchée à la carotide, la mort fut presque instantanée. Monsieur BOSSU fabriqua un cercueil avec des planches brutes. Marcel NEMOZ creusa la tombe et c'est sur une échelle qu'elle fut portée au cimetière, ce qui ne fut pas sans danger pour les porteurs qui, à plusieurs reprises, durent poser le cercueil à terre et se coucher pour ne pas mourir à leur tour.

Le **28 août 1944** au soir, il y avait une accalmie, nous sortions prendre l'air, brusquement la canonnade reprend, nous courons nous mettre à l'abri. Hélas ! ma mère, qui était hémiplégique, n'eut pas le temps de rentrer, elle fut atteinte par un gros éclat qui lui sectionna la jambe gauche. Il en fut de même pour ma soeur Emilie, épouse de M. JELEN, elle reçut un éclat à la tempe, elle fut tuée sur le coup.

Nous venions de perdre notre mère et notre soeur, un grand vide s'était fait... La guerre nous a marqués... Jamais je ne voudrais que mes enfants et petits enfants, ni personne, ne vivent ce que nous avons vécu.

Dans la matinée, nous étions libérés. Monsieur BOSSU fit deux cercueils en planches brutes et c'est sur un charreton que nous les avons conduites au cimetière, c'était le **29 août 1944**.

C'est derrière ce portail que Mme TAUPENAS trouva la mort.

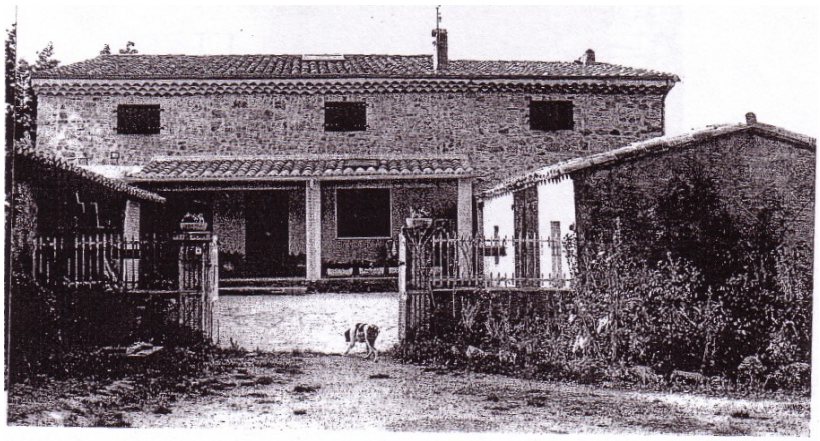


TEMOIGNAGE de Léon MICHEL

Le premier jour des combats, avec mes parents, nous partons vers la ferme de Monsieur SAVOY avec la famille de Monsieur Abel LAFFONT.
Nous revenons à la maison pour nous installer sous les voûtes de la cave, nous avons été rejoints par la famille Emile MUET, les parents et leurs quatre enfants. Ils avaient déjà passé une nuit à la belle étoile. Blanche, qui était la fille aînée, donna un coup de main à ma mère pour faire manger tout ce monde.

TENOIGNAGE de Robert ARNAUD

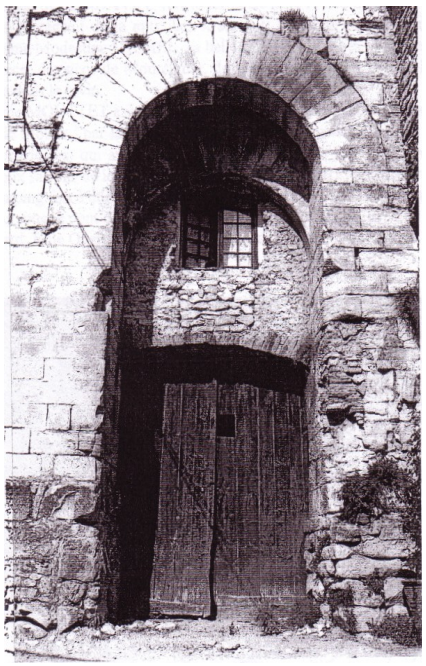
Dès les premiers coups de canon, mon père nous dit : « il faut décamper ». Nous prenons couvertures, linge, ravitaillement, et avec les voisins, la famille Louis MICHEL. Madame MAREL et sa fille, nous nous rendons à la ferme CHAUTARD pour une journée.
Puis nous nous dirigeons vers CONDILLAC à la ferme GONTARD-GRANON. Là, nous étions en territoire américain, tout à côté des pièces d'artillerie qui tiraient sur la nationale 7, nous profitions des rations américaines.



La maison GONTARD-GRANON, aujourd'hui MARANGONI.

LA CAVE maison CHAMBAUD

La photographie ci-contre représente l'entrée de la cave de la maison CHAMBAUD. Nous n'avons pas eu l'autorisation d'y pénétrer.
Dans cette cave, il y avait : les propriétaires Monsieur et Madame CHAMBAUD, les proches voisins et Monsieur et Madame RIRE et leurs trois enfants, le grand père Monsieur Alfred ROCHE. Madame RIBE, qui attendait un enfant. ressentit les premières douleurs. Les voisines s'occupèrent à faire bouillir de l'eau. préparer du linge. Il fallait un médecin. on en trouva un au service de santé de l'armée allemande. Celui-ci respectueux du serment d'Hypocrate, ne se fit pas prier, aidé par Madame Eva BOSSU, tous deux contribuèrent à la venue au monde d'un garçon prénommé Jean-Marie, c'était le 4 AOUT 1944.
A ce jour, il est toujours parmi nous avec son épouse; il est père et grand-père.



Entrée de la cave de la maison CHAMBAUD

TEMOIGNAGE de Roger PERRIER

Dans la nuit du 23 au 24 août 1944, deux chars allemands prirent position le long du mur de notre maison (sur la route de Cléon, face à l'usine), canon pointé vers l'Est.
Voyant le réel danger que ce voisinage représentait pour nous tous, mon père décida de partir sans tarder.
Avec quelques couvertures et du ravitaillement, nous voilà partis en direction de Grange-Blanche, la famille PINET nous reçut à bras ouverts. Ils nous installèrent dans leur cave voûtée.

Le lendemain, mon père alla faire un tour à la maison, les deux chars allemands avaient disparu. Nous regagnâmes notre logis, pas pour longtemps, car les bombardements reprirent. Toute ma famille : mon père, ma mère, ma soeur et mon petit frère, Madame MOUTTET avec sa fille et son gendre (M. MONIER) leur fille, la famille BONAL, sommes partis vivre dans le ravin de FONDAVIN, vers la ferme de Mlle FAUQUE.
Ce ravin nous protégeait de la mitraille, et surtout, avec une source, nous avions de l'eau à volonté. Madame Modestine MICHEL, sa belle-fille Léonie et ses quatre enfants, son autre fils Emile, leur nièce, des gens de Montélimar, dont le docteur SOULIER et les siens, sont venus nous rejoindre dans le ravin.
Madame MOUTTET a voulu éclairer du feu pour cuire des pommes de terre, cela nous attira une pluie d'obus ; par la suite, nous avons fait cuire nos aliments à la ferme FAUQUE. Les soldats Américains, qui avaient pris position à la ferme SESTIER, nous apportaient des conserves. Deux raisons de les remercier: « Libérateurs et pères nourriciers ».
Ce camping forcé dura une huitaine de jours. De retour à la maison, nous avons retrouvé nos matelas sous le pont de la route, dans le lit de Fondavin.
Plus tard, Mlle Odette MICHEL déposa dans le ravin une statue de la Vierge.

Le ravin de FONDAVIN.

TEMOIGNAGE de Madeleine PERROTON-FOURNET

Le 22 août 1944, mon mari et Gabriel BOSSU se portent volontaires pour aller avertir le maire de ROCHEFOURCHAT que son fils André BOMPARD a été tué par méprise à SAVASSE. L'aller s'est fait sans incident. Le retour n'a pas été de même. Ils ont échappé de peu à la mort en arrivant à MANAS, leur moto a brûlé. Gabriel BOSSU est parti le premier à pied ; il a pu rejoindre SAUZET non sans mal. Mon mari, qui était en moins bonne santé, a attendu une journée pour repartir. Son retour a été dangereux ; il a dû se coucher plusieurs fois dans les fossés. A CLEON, il a été averti qu'il fallait passer par MARSANNE, c'était moins risqué et il y trouverait les troupes américaines. Bien lui en a pris, les Américains l'ont ramené à SAUZET en Jeep.
Sans tarder, il se rend à notre domicile pour me rejoindre. Il trouve la maison vide, portes et fenêtres ouvertes. La voisine lui indique que je suis partie rejoindre ses parents et ses soeurs qui se sont réfugiés à la ferme de la famille URDY. Il y retrouve M. et Mme Paul CHATELAN, Madame BRUNEL, Madame SUAUD, belle-fille du docteur IMBERT, les familles BAUTHIER et VABRE.
II fallait faire manger tout ce monde, les volontaires allaient chercher des provisions, ce qui n'était pas sans danger.
Les familles Paul LOMBARD, Paul BOIGEY et CHATELAN se rendirent à la ferme RIVOIRS à CONDILLAC.
La famille Emile MONTEILLET se réfugia sous les voûtes de la ferme d'Elie MOUTET.

TEMOIGNAGE de Lucienne PERRIER-ROCHE

Nous étions prévenus que des maquisards allaient venir prendre position à SAUZET. Tout de suite, avec quelques voisines, nous avons pensé qu'il faudrait nourrir tous ces braves gars. Qui apporte : pommes de terre, carottes, poireaux, choux pour préparer une bonne soupe. Une chaudière qui servait à faire cuire les boudins quand on tuait le cochon fut mise à notre disposition avec du bois.
Nos maquisards s'étaient installés en bordure de la montagne, derrière les haies et bosquets. Quand la soupe fut prête, avec toutes sortes de récipients, nous portons par petits groupes notre plat unique. Nous avons été accueillis à bras ouverts.
Revenue chez moi, satisfaite du devoir accompli, je me suis endormie comme une bienheureuse. Vers le matin, je fus réveillée par notre voisine affolée qui venait nous dire « levez-vous, les boches sont là ». J'entrouve les volets et j'entends crier « atchung », je n'ai pas insisté. Avec ma mère, par un couloir intérieur, nous avons rejoint nos voisins.
Plus tard, dans la matinée, nous entendions parler français. Nous avons mis le nez dehors, les « boches » s'étaient retirés. Les renseignements qui nous parvenaient étant alarmistes, avec ma mère, nous décidons de prendre le chemin de l'exode. Un baluchon fut vite fait, un peu de linge, des couvertures et surtout la boîte de sucre, c'était le trésor de guerre de ma mère prévoyante, car elle se rappelait 14/18, elle avait mis de côté cette denrée depuis le début des restrictions.
Nous prenons le chemin de la colline avec d'autres personnes pour venir nous installer dans le ravin de FONDAVIN, il y avait déjà pas mal de monde.
Qui aurait pu nous dire qu'un jour nous aurions la guerre à SAUZET et que nous serions obligés de vivre comme des réfugiés ?... A la maison, nous l'avions toujours en mémoire, car mon père en est revenu avec ses deux jambes en moins.
La montagne, qui était à juste titre considérée comme un repaire pour les maquisards et les troupes américaines, était copieusement arrosée : les obus nous passaient sur la tête. J'ai reçu un petit éclat dans l'épaule, juste une petite brûlure, j'ai gardé cet éclat en souvenir.
Un soir, notre maire, Monsieur CHATELAN, accompagné par Monsieur et Madame BEC, sont venus nous rejoindre. Ces derniers étaient très bouleversés, leur petite Nicole venait d'être tuée par une balle allemande. C'était une petite parisienne qui avait été confiée à ses grands-parents pour qu'elle soit en sécurité.
Un groupe de villageois est venu nous avertir que les « boches » étaient à la ferme BONAL, qu'il fallait fuir. Avec ma mère, nous avons ramassé notre « barda » et pris la direction des cimes, tel des galériens, nous marchions dans les broussailles toute la nuit pour arriver au petit matin vers CONDILLAC. Nous y avons trouvé du monde, surtout des Américains qui nous ont donné à manger, nous logions sous un pont.
Les canons s'étant tus, nous sortions prendre l'air ; une proche voisine nous proposa une soupe de légumes «Mon Dieu qu'elle était bonne !... ». Nous envisagions de rejoindre notre tante à LA LAUPIE, mais en arrivant sur la route de MARSANNE-SAUZET, une voiture s'arrêta. C'était M. Emile CHATELAN qui dit « C'est fini ! pas trop tôt, je vous ramène chez vous ». Nous voici chez nous. Dieu merci, notre maison était intacte. Nous allions prendre des nouvelles de nos voisins.Tout le monde n'a pas eu notre chance.

Nous avons une pensée pour nos jeunes maquisards qui ont donné leur vie pour la France, ainsi que pour nos voisins : victimes civiles.
Je voudrais ajouter : un certain matin de mai 1944, au croisement de la rue Roserie et de la Grand-rue à MONTELIMAR, j'ai vu passer Emile ROCHE, encadré par 3 allemands armés. Nous ne l'avons jamais revu, il est mort en déportation.

Dès les combats terminés, les habitants du village se hatèrent d'aller prendre des nouvelles de leurs familles et amis dans la plaine et dans les villages voisins, de réparer les toitures avec les moyens du bord et les vitres cassées avec du carton.

Heureusement pour notre village, les artilleurs amis ou ennemis n'ont tiré que des obus fusants (pour ceux qui ne sont pas du métier, les fusants explosent en l'air).

Les gens qui avaient eu leurs bicyclettes, motos ou autos volées, allaient à LA COUCOURDE pour voir s'ils pouvaient retrouver leurs biens. Un spectacle lugubre les attendait : soldats allemands, chevaux gisaient côte à côte, avec la chaleur, l'odeur était insupportable.

Tout doucement, le village reprenait vie : les boulangers faisaient du pain, les bouchers tuaient quelques agneaux, la mairie avait rouvert ses portes , il fallait enregistrer les décès des personnes civiles et les soldats des Forces Françaises de l'Intérieur qui furent inhumés provisoirement au cimetière. Les prisonniers allemands furent requis pour creuser les tombes et enterrer leurs morts ainsi que les chevaux.

Pour les troupes allemandes, les autorités nous annoncent une vingtaine de morts, par la suite, ils furent exhumés et transférés à MONTELIMAR sur la route de VALENCE. C'est là que furent rassemblés tous les corps des militaires allemands de la région. Ce lieu fut dénommé: « Germain Military Cemetery ». Lorsqu'il fut désaffecté, la chaudronnerie Lagarde s'y installa.

TÉMOIGNAGE de Monsieur Emile SERRET

Avant ce 23 août 1944, régnaient la suspicion, la peur, la méfiance, les restrictions. Il y avait des hommes armés en civil, d'autres en uniforme. Il ne faisait pas bon se trouver à proximité de leur rencontre, avec comme hantise les représailles, on pouvait facilement être étiqueté soit collabo, soit terroriste. Un voisin, en vélo, nous avait crié : « les boches arrivent... », ce fut une rentrée précipitée à la maison, mais une fausse alerte.
Le matin du 23, j'essayais de savoir l'origine du bruit que j'entendais, je n'ai pas eu à réfléchir longtemps, ma mère rentrait dans la chambre, avec ces mots : « vite, on fait le sac et on s'en va », en quelques secondes, le baluchon sur le dos, toute la famille quittait la maison, celle-ci étant trop près de la route. La fuite nous mena dans un fossé, assez profond, au pied d'un énorme peuplier. De tout côté, les canons tonnaient, les obus passaient sur nos têtes, cela donnait un concert assourdissant auquel, comme dans toute guerre, il fallait ajouter les cris des enfants, des blessés et des mourants.
Profitant d'une accalmie, et pour calmer la faim de leurs enfants, mes parents se rendirent dans une maison voisine, plus éloignée des axes routiers, chez Monsieur et Madame IMBERT, qui nous donnèrent à manger.
Pendant six jours, ce fut un déplacement continuel, plus instinctif que reposant sur une quelconque stratégie, pour choisir le lieu où se cacher et où coucher, soit dans une cave, soit dans des fossés. Côté nourriture, c'était moudre du blé avec le moulin à café pour faire du pain, griller des glands ou de l'orge pour faire du café, inutile de dire que les surplus que l'on jette actuellement auraient fait à cette époque des heureux. Parfois, des incendies, plus visibles le soir, soit des bois, des fermes, des chars ou engins de guerre, flamboyaient. Le bruit des canons s'éloignant, ce fut le retour à la ferme familiale, heureux de la retrouver, dévastée, bouleversée, mais non détruite, et toute la famille au complet, sans grave blessure. Les chemins étaient par endroits défoncés, les arbres coupés soit pour camoufler les chars, soit par l'artillerie.

Quelques souvenirs : une patrouille allemande, avec sa cadence caractéristique s'approchant et passant à quelques mètres du fossé où nous étions couchés. Quelle frayeur et quel soulagement lorsqu'elle s'éloigna...
Mon père (1.65 m, brun) reconnut ses chaussures et son costume de marié sur un grand blond, il le remit à des Américains qui passaient par là, prisonnier il nous fit merci de la main. Lors d'un mitraillage, toute la famille se plaqua contre les murs ; mon père contre un pot où il y avait un laurier rose, il se tint le bras, pâlit, un éclat venait de le toucher au poignet. Cette époque, où héroïsme et lâcheté se cotoyaient, mais avec une arme dans les mains, cela donne des gestes irrémédiables, c'était ici, ce que l'on voit aujourd'hui dans d'autres pays.

Des comités locaux de libération devaient être installés dans les villes et villages. Notre premier résistant fut chargé de le constituer et de le faire agréer par le Comité Départemental de Libération. Par lettre du 27 septembre 1944, celui-ci confirma son agrément.

Toutes les personnes qui firent partie de ce comité sont décédées, nous ne pouvons donc vous dire quelles étaient les tâches de ce comité.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Comité Départemental de Libération
de la Drôme

VALENCE, le 27 Septembre 1944.

Comité Départemental de Libération
de la Drôme
au Président du Comité local
SAUZET
========

Comme suite à votre communication, nous enrégistrons la liste suivante des membres composant votre Comité de Libération

Président : Louis CARRE
Roger FOURNET
André DUFOUR
Mme CORNIERE Marie-Jeanne
Lucien MARX
Roger JACQUIER
Rose BONNEFOY
Paul JAMES
André MAZET
Marcel GALLIEN
Fernand ALIBERT
René ARNAUD
Marcel MEO
Elie VERNET
Gabriel BOSSU

Le Comité ainsi constitué est, dès ce jour, habilité par nous et en mesure d'accomplir la tâche qui lui est dévolue.

Pour le C.D.L.
Le Président :

UNE PENSEE POUR NOS COMPATRIOTES D'ADOPTION

Nous ne pouvons clore ce recueil de souvenirs de la triste période 39-45 sans évoquer la mémoire de Monsieur AMOUROUX, notre ancien secrétaire de mairie. Le 6 juin 1944, il eut le courage de déserter la brigade de gendarmerie de Marsanne pour rejoindre les Forces Françaises de l'Intérieur (COMPAGNIE CAILLET) dans la forêt de MARSANNE MIRMANDE. Il mettait sa famille dans une situation délicate.

Il est aussi de notre devoir de ne pas oublier nos deux anciens compatriotes : Monsieur Vincent TOUCHET, ancien percepteur de SAUZET de 1923 à 1936, devenu percepteur de la ville de Le Teil, militant actif de la Résistance, arrêté par la Gestapo le 05 août 1944, puis fusillé le 18 août 1944 à SAINT PRIEST. Sa veuve a vécu quelques années parmi nous chez ses enfants qui ont pris leur retraite à SAUZET.

Monsieur Roger CONSTANT, ancien ouvrier boucher chez Monsieur BONAL, marié à une sauzillarde, Mademoiselle Paule HUGUES, résidait à Le Teil. Il a été également arrêté le 05 août 1944, fusillé le 18 août 1944. Son fils Max CONSTANT et son épouse résident à SAUZET ainsi que leurs enfants.

SAUZET A COMPTE LES MORTS SUR SON TERRITOIRE
pour la période du 20 au 30 août 1944

En prenant référence du livre « Témoignages sur le Vercors de Jean LA PICIRELLA », pour SAUZET nous trouvons page 390, dans la colonne combattants ou civils victimes de la répression ennemie : 11 ; victimes tombées sous l'uniforme allemand : 22

REMERCIEMENTS

La section des Anciens Combattants remercie

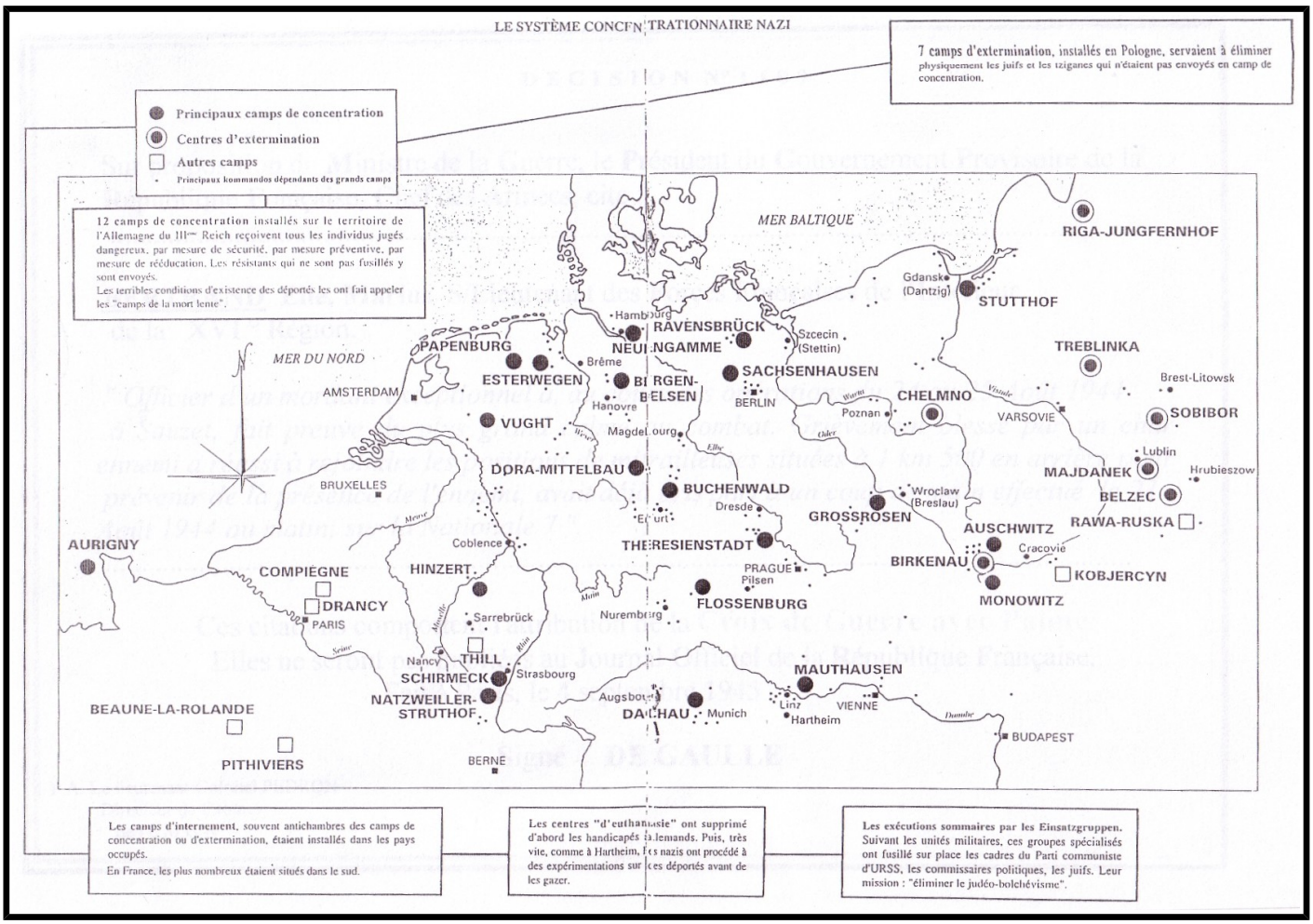
Madame Madeleine PERROTON-FOURNET et sa fille, Madame Lucette CARRE-GOURJON, Madame Marie-Louise GONTARD-REBOUL, Madame Arlette JACQUIER-ROCHE, Madame Lucienne PERRIER-ROCHE, Madame FAVIER-ENGELHARD, Madame et Monsieur BAETSLE Michel, Madame et Monsieur MARANGONI, Madame et Monsieur BONINO (URDY).

Messieurs Léon MICHEL, Robert ARNAUD, Marcel ALLAIN, Roger PERRIER, Albert CHEYROUX, René TOUCHET, Roger DUBOURG, Francis COUCHON, Michel PERRIER, Georges VERNET, Emile SERRET, Arthur JACQUIER, Jacques CHASSAGNON, la famille MESTRE, La Municipalité de SAUZET, Monsieur Marc BONNARD, les secrétaires de Mairie de SAUZET Mmes ACHARD, GALLIEN et MILON.

Toutes ces personnes (nos excuses pour celles qui ont pu être oubliées) qui, par leur accueil et leurs renseignements, nous ont permis de réaliser ce recueil de souvenirs.

ANNEXE
Le système concentrationnaire NAZI

Citation à l'ordre de l'Armée d' Élie BERTRAND (1915-1988) établie à Sauzet, au PC du 4e Bataillon AS, pour faits d'armes au cours d'opérations en août 1944.


LE SYSTÈME CONCENTRATIONNAIRE NAZI
7 camps d'extermination, installés en Pologne, servaient à éliminer physiquement les juifs et les tziganes qui n'étaient pas envoyés en camp de concentration.
Principaux camps de concentration
Centres d'extermination
Autres camps
Principaux kommandos dépendants des grands camps
12 camps de concentration installés sur le territoire de l'Allemagne du IIIème Reich reçoivent tous les individus jugés dangereux, par mesure de sécurité, par mesure préventive, par mesure de rééducation. Les résistants qui ne sont pas fusillés y sont envoyés.
Les terribles conditions d'existence des déportés les ont fait appeler les "camps de la mort lente".
MER BALTIQUE
MER DU NORD
RIGA-JUNGFERNHOF
Gdansk (Dantzig)
STUTTHOF
Hambourg
RAVENSBRÜCK
Szczecin (Stettin)
PAPENBURG
NEUENGAMME
TREBLINKA
Brême
SACHSENHAUSEN
Brest-Litowsk
ESTERWEGEN
BERGEN-BELSEN
AMSTERDAM
Hanovre
BERLIN
CHELMNO
Poznan
VARSOVIE
SOBIBOR
VUGHT
Magdebourg
Lublin
DORA-MITTELBAU
MAJDANEK
Hrubieszow
BUCHENWALD
Wroclaw (Breslau)
BELZEC
BRUXELLES
Dresde
GROSSROSEN
RAWA-RUSKA
Erfurt
AUSCHWITZ
AURIGNY
Coblence
THERESIENSTADT
Cracovie
PRAGUE
Pilsen
BIRKENAU
KOBJERCYN
COMPIEGNE
HINZERT
DRANCY
FLOSSENBURG
MONOWITZ
PARIS
Sarrebrück
Nuremberg
Nancy
THILL
Strasbourg
MAUTHAUSEN
SCHIRMECK
Augsbourg
Linz
VIENNE
NATZWEILER-STRUTHOF
DACHAU
Munich
Hartheim
Danube
BEAUNE-LA-ROLANDE
BUDAPEST
PITHIVIERS
BERNE
Les camps d'internement, souvent antichambres des camps de concentration ou d'extermination, étaient installés dans les pays occupés.
En France, les plus nombreux étaient situés dans le sud.
Les centres "d'euthanasie" ont supprimé d'abord les handicapés allemands. Puis, très vite, comme à Hartheim, les nazis ont procédé à des expérimentations sur ces déportés avant de les gazer.
Les exécutions sommaires par les Einsatzgruppen. Suivant les unités militaires, ces groupes spécialisés ont fusillé sur place les cadres du Parti communiste d'URSS, les commissaires politiques, les juifs. Leur mission : "éliminer le judéo-bolchévisme".